

portée l'héritière de la philosophie du XVII^e siècle ou de la philosophie du XVIII^e ? A-t-elle nié, ou du moins mis de côté l'idée de Dieu et de la participation de l'homme avec Dieu ? A-t-elle méconnu la place et l'importance de cette idée ? En un mot, est-elle religieuse comme le cartésianisme ou irréligieuse comme la philosophie du XVIII^e siècle ? A cette question je réponds sans hésiter et sans aucune crainte d'être démenti par tous ceux qui ont l'intelligence et non la haine de la métaphysique : elle est religieuse comme la philosophie du XVII^e. Elle a en quelque sorte renoué le lien que la métaphysique superficielle du XVIII^e siècle avait rompu entre Dieu et l'homme, entre Dieu et le monde. Comme Descartes et comme Malebranche, en rentrant dans la conscience, elle y trouve tout d'abord à côté de l'idée du fini et de l'imparfait, l'idée de l'infini et du souverainement parfait. Elle s'interroge sur la valeur de cette idée ; elle remarque qu'elle ne peut avoir ni son exemplaire, ni sa cause en notre nature imparfaite et bornée, mais seulement en ce qui est infini, souverainement parfait, en Dieu lui-même. Elle reconnaît ainsi, dès le principe, dans la conscience une idée qui est une aperception immédiate de Dieu lui-même. Non seulement dans cette idée elle découvre la preuve immédiate de l'existence de Dieu, mais elle établit que cette idée étant permanente au fond de notre intelligence, nous sommes par elle en un rapport continuel avec Dieu. En effet, il nous est impossible de penser ce qui est fini et imparfait, sans penser en même temps ce qui est infini et souverainement parfait. La première pensée appelle nécessairement l'autre à sa suite dans notre intelligence, de même, comme l'a dit Fénelon, que l'idée de la vallée réveille nécessairement l'idée de la montagne, l'idée de la faiblesse celle de la force, l'idée de la maladie celle de la santé, l'idée des ténèbres celle de la lumière. Donc l'idée de Dieu n'est pas, selon nous, une idée